Laura Bellini



Laisse-moi la dernière clé

La dernière clé pourrait ouvrir bien plus qu'une porte

Laisse-moi la dernière clé

La dernière clé pourrait ouvrir bien plus qu'une porte

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903292

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions du retour 13
Chapitre 2 - Les limites que nous nous imposons..... 27
Chapitre 3 - Ce que le plâtre dissimule 41
Chapitre 4 - En dehors des heures de travail..... 53
Chapitre 5 - Le droit de dire non 66
Chapitre 6 - Quand les portes restent ouvertes 77
Chapitre 7 - Les choses que nous n'avions pas dites..... 88
Chapitre 8 - Entre désir et confiance 99
Chapitre 9 - Le risque que nous choisissons ensemble..... 111
Chapitre 10 - Plus que de l'amitié..... 124
Chapitre 11 - Un matin sans armure..... 136
Chapitre 12 - Les documents manquants..... 148
Chapitre 13 - Le prix des décisions prises par les autres..... 160
Chapitre 14 - La vérité qui manque encore 171
Chapitre 15 - Tout ce qu'il ne m'avait pas dit 183
Chapitre 16 - Les portes qui doivent rester fermées..... 195
Chapitre 17 - Un endroit à soi 206
Chapitre 18 - Un premier pas sans garantie 216
Chapitre 19 - Autour d'une même table..... 227
Chapitre 20 - La dernière clé..... 238

INTRO

Pour la première fois depuis sept ans, je tenais dans ma main une clé que je ne voulais remettre à personne.

Elle était lourde, en laiton, avec un M gravé sur la tête. Elle reposait dans ma paume ouverte tandis que je me tenais au milieu d'un appartement situé dans une rue secondaire de Nadodrze, un quartier de Wrocław. L'air sentait la poussière, le plâtre humide et le bois que quelqu'un, des années auparavant, avait tenté de sauver sous une couche de vernis beaucoup trop épaisse. Derrière les fenêtres, la pluie de novembre brouillait les contours des immeubles anciens. Dans la cour, les coups réguliers des ouvriers qui démontaient un vieil échafaudage formaient un bruit monotone.

J'avais trente-sept ans, mon propre atelier de restauration, un crédit immobilier et suffisamment d'expérience pour savoir que les vieux bâtiments tenaient rarement leurs promesses. Pourtant, c'était précisément ici que je comptais entreprendre le projet le plus important de ces dernières années.

Il ne s'agissait pas seulement de travaux de rénovation.

Je voulais créer un lieu où je pourrais travailler selon mes propres règles. Sans clients qui téléphonaient le dimanche, sans commandes acceptées uniquement parce qu'il fallait maintenir la trésorerie à flot. Un espace consacré à la restauration d'intérieurs anciens, à l'organisation d'ateliers et à la sauvegarde d'objets que d'autres jugeaient désormais inutiles.

J'y réfléchissais depuis des mois. J'avais préparé un devis détaillé, un calendrier, obtenu l'accord de principe de

deux collaboratrices et mis de côté des économies que je n'avais aucune intention de sacrifier à un compromis supplémentaire.

Il ne manquait qu'une chose.

L'accord de Gustaw Łoś.

Je refermai les doigts sur la clé en entendant des pas dans l'escalier. Je les reconnus avant même que quelqu'un apparaisse dans l'encadrement de la porte. Des pas calmes, réguliers, un peu trop assurés. Autrefois, ce bruit annonçait que quelqu'un allait m'apporter un café, me débarrasser d'une lourde caisse à outils ou mettre, sans me demander mon avis, une musique que nous aimions écouter tous les deux en travaillant.

Aujourd'hui, il annonçait des ennuis.

— Je savais que je te trouverais près des fenêtres.

Je me retournai.

Gustaw se tenait sur le seuil, vêtu d'un manteau sombre, les cheveux humides et une serviette en cuir sous le bras. Il avait quarante-deux ans, quelques mèches argentées aux tempes et toujours cette agaçante habitude d'observer les gens avant de décider ce qu'il allait leur dire. Pendant sept ans, je ne l'avais croisé qu'occasionnellement, toujours dans des circonstances qui exigeaient une certaine politesse. Des enterrements, des rencontres fortuites, de brèves conversations sur la santé de notre mentor commun.

Aujourd'hui, il me regardait comme si nous nous étions quittés la veille.

— Et moi, je savais que tu serais en retard, répondis-je.

Il consulta sa montre.

— Quatre minutes.

— C'est fascinant de voir avec quelle précision tu sais mesurer le temps quand il ne s'agit pas de tes promesses.

Quelque chose traversa son visage, une expression que je ne parvins pas à identifier. Il ne répondit pas immédiatement. Il ferma la porte, posa sa serviette sur le rebord de la fenêtre et retira son manteau. Il portait dessous un pull gris anthracite dont il remonta les manches presque machinalement.

Je me souvenais de ce geste.

Je me souvenais de beaucoup trop de choses.

— Ça me fait plaisir de te voir, Sabina.

Je ne m'attendais pas à cette phrase. Encore moins à la manière dont il l'avait prononcée. Sans cette indifférence polie que nous affichions habituellement lorsque nous nous parlions devant d'autres personnes.

— Venons-en au fait.

Il acquiesça, mais ne bougea pas tout de suite. Son regard parcourut la portion de moulure que j'avais dégagée, les échantillons de couleurs disposés sur la table et les vieilles portes appuyées contre le mur.

— Tu as commencé sans qu'on se soit mis d'accord.

— J'ai fait des sondages dans les revêtements. Je n'ai pas touché à la structure.

— Je sais.

— Alors pourquoi ce ton ?

— Parce que je sais aussi que tu as déjà commandé les matériaux.

Je posai la clé à côté de mon carnet.

Je n'aimais pas qu'il connaisse les détails de mon calendrier. J'aimais encore moins qu'il ait, en partie, raison. L'atelier dont nous avions hérité ensemble de Michał Rudzki exigeait que nous nous concertions avant que l'un ou l'autre prenne une décision concernant son avenir.

Pendant vingt ans, Michał m'avait appris à respecter les choses dont la valeur ne pouvait pas se réduire à une estimation financière. À Gustaw, il avait apparemment enseigné le sens des responsabilités envers les personnes et les bâtiments. Manifestement, il n'avait pas prévu qu'en nous léguant chacun la moitié de son atelier, il nous obligerait à entrer de nouveau dans la vie de l'autre.

— Je peux utiliser les matériaux ailleurs, dis-je. Je n'ai pas dépensé l'argent de notre compte commun.

— Je ne t'accuse de rien.

— Pas encore.

Un sourire à peine perceptible effleura ses lèvres.

— Tu continues à finir mes phrases.

— Tu continues à m'en donner l'occasion.

Nous nous observâmes en silence pendant quelques instants. La pluie redoubla d'intensité, tambourinant contre le rebord métallique de la fenêtre. Gustaw s'approcha du mur où j'avais mis au jour une partie de la décoration peinte d'origine. Il s'arrêta à une distance raisonnable, prenant soin de ne pas toucher la surface fragile.

— Michał aurait été enchanté, dit-il.

Cette seule phrase me coupa l'envie de lui lancer une nouvelle remarque acerbe.

— Je l'ai découverte sous trois couches de peinture. Elle date probablement du début du XXe siècle. Je voudrais laisser cette partie apparente.

— Je sais combien de travail demande une découverte pareille.

— Tu ne sais pas ce que ça m'a coûté de revenir ici.

Il me regarda avec davantage d'attention.

En sept ans, j'avais appris à parler de notre ancienne amitié sans laisser paraître à quel point sa fin m'avait blessée. À l'époque, Gustaw avait choisi des obligations que je n'étais pas capable d'accepter. Moi, j'avais choisi de partir et de suivre ma propre voie professionnelle. Aucun de nous n'avait réellement réussi à retenir l'autre.

Je ne voulais pas revenir sur ces conversations.

Pas dans cet appartement qui devait représenter un nouveau départ.

Gustaw s'éloigna du mur.

— J'ai une proposition concernant l'atelier. J'aimerais que tu m'écoutes avant de prendre position.

— Elle se trouve dans ta serviette ?

— Entre autres.

— Voilà qui est encourageant.

— Sabina.

Il avait prononcé mon prénom plus doucement.

Autrefois, il lui suffisait de le dire ainsi pour que je cesse de faire semblant d'être en colère. Maintenant, je devais me rappeler que nous n'étions plus les mêmes personnes.

— Je ne signerai rien aujourd'hui, le prévins-je.

— Je ne te demande aucune signature.

Son téléphone vibra dans sa poche. Il jeta un coup d'œil à l'écran et rejeta l'appel si rapidement que je n'eus le temps de distinguer qu'un nom inscrit en majuscules : WIERZBICKI.

— C'est important ? demandai-je.

— Ça peut attendre.

— Tout peut toujours attendre, jusqu'au moment où tu en décides autrement.

Cette fois, il ne fit aucun commentaire. Il retourna son téléphone, écran contre le rebord de la fenêtre, et le posa là.

Mon attention se porta sur ses mains. Grandes, avec une ancienne et fine cicatrice sur le pouce. Je me souvenais du jour où il avait essayé de réparer lui-même une ferrure endommagée, malgré mes avertissements concernant la tôle fendue.

La mémoire pouvait se montrer impitoyable.

Elle conservait des détails dont une femme raisonnable aurait dû se débarrasser depuis longtemps.

— Il nous faut du temps pour calculer les coûts et examiner les possibilités, dit-il. Il ne suffit pas que nous ayons tous les deux fait des promesses à Michał.

— Je n'ai aucune intention de prendre une décision sous le coup de la nostalgie.

— C'est justement pour ça que je veux discuter avec toi directement, et pas par avocats interposés.

Je m'approchai de la table et dépliai le plan de l'appartement.

Gustaw se plaça de l'autre côté, puis se pencha pour examiner les petites annotations près du mur porteur. La

distance entre nous était soudain plus courte que celle à laquelle je m'étais habituée au fil des dernières années.

Il sentait la pluie, le coton propre et quelque chose de familier qui me rappela les soirées passées à travailler tard dans l'atelier de Michał.

Je ne reculai pas.

Ce n'était pas parce que je manquais de place.

Je voulais vérifier, pendant un instant, s'il se souvenait lui aussi.

— C'est toi qui as conçu tout ça ? demanda-t-il.

— Depuis le premier trait de crayon.

— C'est bien pensé.

Je levai les yeux.

— Tu n'as pas besoin d'essayer de me convaincre avec des compliments.

— Ce n'est pas ce que je fais. Je vois que tu as réfléchi à tout, sauf à une chose.

— Laquelle ?

— Tu n'es pas la seule personne à avoir perdu quelque chose ici.

Je me redressai lentement.

Ce fut précisément à cet instant que le téléphone de Gustaw vibra de nouveau. Cette fois, il ne regarda pas l'écran. Ses yeux restèrent fixés sur moi, comme s'il venait de prendre une décision qu'il ne parvenait pas encore à formuler.

Je poussai vers lui le deuxième exemplaire du plan.

— Très bien. Je vais t'écouter. Mais nous allons d'abord établir une règle. Aucune décision prise dans mon dos.

Son regard s'attarda sur mon visage.

— C'est raisonnable.

Il ne dit pas qu'il était d'accord.

Ce ne fut que lorsqu'il sortit dans le couloir pour répondre à un nouvel appel que je remarquai la serviette abandonnée sur le rebord de la fenêtre.

Une carte de visite dépassait de son bord mal refermé. Elle appartenait à une société spécialisée dans la location de locaux professionnels.

Je ne la sortis pas.

Je n'avais pas besoin d'une raison supplémentaire de me méfier de lui avant même que nous ayons commencé à discuter.

En revanche, je repris la vieille clé en laiton et la glissai dans ma poche.

Derrière la porte, j'entendis la voix étouffée de Gustaw, puis mon prénom. Je n'essayai pas d'écouter la conversation. Je refermai mon carnet et contemplai le fragment de peinture murale que j'avais réussi à dégager sous les couches de peinture.

Une heure plus tôt, j'étais certaine de savoir comment aménager cet endroit et organiser les prochaines années de ma vie.

À présent, l'homme que j'avais autrefois connu mieux que quiconque se tenait de l'autre côté de la porte, et son retour réveillait en moi quelque chose de bien plus difficile à affronter que la colère.

Lorsque Gustaw entra de nouveau, il me demanda :

— Tu peux me laisser une clé pour que je puisse venir plus tôt demain ?

Je sortis de ma poche un trousseau de deux clés ordinaires et le déposai sur la table.

La troisième, celle en laiton, resta dans ma main.

— Celles-ci suffiront. Je garde la dernière.

Il m'observa un instant, puis hocha la tête.

— Très bien. Pour le moment.

Il n'y avait aucune menace dans sa voix.

Il y avait quelque chose de pire : la patience familière d'un homme qui savait attendre une réponse, même lorsque j'avais terriblement peur de la lui donner.

Je voulais lui demander s'il était revenu uniquement à cause de l'atelier.

Au lieu de cela, je refermai les doigts sur la clé et laissai le silence s'installer entre nous.

Mais si, un jour, il me demandait non pas l'accès à l'atelier, mais une nouvelle place dans ma vie, serais-je réellement capable de lui fermer la porte ?

Chapitre 1 - Les conditions du retour

Le lendemain matin, Wrocław avait l'air d'une ville dont quelqu'un aurait oublié de relever les volets. Les nuages bas retenaient la lumière au-dessus des toits, les tramways traversaient les rues mouillées et les passants se croisaient, le visage enfoui dans le col de leur manteau. Je me dirigeais vers l'immeuble, un sac en papier rempli de documents à la main et deux gobelets de café que je regrettais déjà d'avoir achetés. L'un était pour moi. J'avais pris le second par réflexe, en me souvenant que Gustaw n'aimait pas le lait et choisissait toujours le café le plus fort qu'il pouvait trouver.

Pendant un instant, j'envisageai de jeter le deuxième gobelet. Finalement, je me dis que gaspiller de l'argent uniquement pour prouver mon indépendance serait particulièrement puéril. Cela ne signifiait pas pour autant que je comptais considérer notre rendez-vous comme un retour à notre ancienne amitié.

Nous devions décider de l'avenir de l'atelier de Michał Rudzki. Pas de souvenirs, pas de confidences sentimentales, pas de discussions sur les raisons pour lesquelles nous avions cessé de nous parler sept ans auparavant.

Du moins, tel était mon plan.

Gustaw m'attendait au rez-de-chaussée, devant la porte de l'ancien atelier. Il avait laissé son manteau de côté et portait un pantalon sombre ainsi qu'une chemise claire dont les manches étaient retroussées. Il tenait son téléphone contre son oreille tout en aidant une voisine âgée à faire passer son chariot de courses par-dessus le seuil. Lorsqu'il m'aperçut, il leva un doigt pour me demander un instant. Il

prit congé de son interlocuteur, rangea son téléphone et se tourna enfin vers la femme.

— Madame Helena, ne portez surtout pas ce sac jusqu'au troisième étage aujourd'hui. Quelqu'un de l'administration viendra vous le monter dans dix minutes.

— Tu promets toujours, Gustaw, mais moi, je ne vais pas attendre jusqu'à l'heure du déjeuner, répondit-elle.

— Dix minutes. Vous avez ma parole.

Elle lui lança un regard soupçonneux, puis se tourna vers moi.

— Et vous, vous devez être la jeune femme de Michał ?

— Sabina Mazur.

— Je sais, ma petite. Michał m'a montré des photos de vous. Il disait que vous aviez beaucoup de patience avec les vieilles choses, et nettement moins avec les gens.

Gustaw détourna la tête pour dissimuler un sourire.

— Il n'exagérait pas, reconnus-je.

Madame Helena me tapota la main avant de se diriger vers l'ascenseur. Gustaw attendit que les portes se referment.

— Tu m'as apporté un café ?

— J'en ai acheté deux. N'en tire pas de conclusions hâtives.

— Je ne tire jamais de conclusions hâtives.

— Bien sûr. Tu te contentes de prendre des décisions avant que les autres aient eu le temps de comprendre le problème.

Il accepta le gobelet sans répliquer. Je savais que j'avais touché un point sensible, même si j'ignorais encore à quel point.

L'atelier se trouvait au rez-de-chaussée du même immeuble où je rénovais l'appartement du deuxième étage. Pendant des années, Michał avait utilisé les deux espaces : en bas, il effectuait des travaux de restauration et donnait des cours ; en haut, il entreposait une partie de ses collections et préparait des projets de plus grande envergure. Après sa mort, Gustaw et moi avions hérité chacun de la moitié des droits sur les deux locaux et leur équipement. Le testament ne nous imposait aucune manière de les utiliser. Il contenait seulement une phrase que je connaissais presque par cœur : « Ne laissez pas cet endroit cesser de servir les choses et les personnes auxquelles personne d'autre ne veut consacrer du temps. »

Michał avait été un professeur génial. Il pouvait aussi se montrer terriblement naïf lorsqu'il s'agissait de croire à la capacité des gens à s'entendre.

Gustaw ouvrit la porte avec l'une des clés ordinaires que je lui avais remises la veille. Puis il s'écarta pour me laisser entrer la première.

À l'intérieur régnait une fraîcheur familière. Sur les étagères s'alignaient des pots de pigments, des boîtes soigneusement étiquetées et des récipients en verre remplis d'outils. Une haute fenêtre donnait sur la cour, où la pluie se déposait sur les feuilles rouges de la vigne vierge. Contre le mur se trouvait la lourde table de Michał, marquée par des dizaines d'années de travail.

Je m'arrêtai devant elle.

— Je n'ai touché à rien qui n'avait pas besoin de l'être, déclara Gustaw.

— Je vois.

Je passai un doigt le long du plateau. À un endroit, il y avait une petite entaille que j'avais faite seize ans plus tôt en laissant maladroitement tomber un ciseau à bois. Michał ne l'avait jamais réparée. Il affirmait qu'un objet sans traces d'usage était un objet sans histoire.

— Nous garderons cette table, dis-je.

— C'est justement le genre de choses dont nous devons discuter.

Je me retournai.

— Tu suggères de la vendre ?

— Je suggère que nous ne pouvons pas décider de l'avenir de tout le bien immobilier en nous fondant sur notre attachement sentimental à un seul meuble.

Je posai mon sac sur une chaise.

— Je ne suis pas venue parler de nostalgie. J'ai un projet, un calcul des coûts et déjà eu des discussions préliminaires avec des personnes qui souhaitent collaborer.

— Et moi, j'ai les factures de chauffage, un rapport d'expertise sur l'installation électrique et un devis pour la réparation du toit.

— Parfait. Au moins, nous nous sommes préparés tous les deux.

Nous étalâmes nos documents sur la table, séparés par une large bande de bois fissuré. Pendant les vingt premières minutes, notre conversation resta presque entièrement professionnelle. Je lui présentai mon projet d'aménagement

de l'appartement du deuxième étage, mon plan d'utilisation de l'atelier du rez-de-chaussée pour les formations et la restauration, ainsi que mes prévisions de chiffre d'affaires pour la première année. Je n'avais pas l'intention d'ouvrir une galerie de luxe ni un énième endroit vendant des objets de créateurs. Je voulais travailler sur des intérieurs anciens et organiser des ateliers accessibles également aux personnes qui n'avaient pas beaucoup d'argent.

Gustaw m'écoutait attentivement. Il posait des questions précises, vérifiait les chiffres et revenait sur les postes qui demandaient des explications. Il ne minimisait pas mon travail. C'était précisément pour cette raison qu'il m'était de plus en plus difficile de lui en vouloir.

— Tu pars du principe que, pendant les six premiers mois, tu occuperas soixante-dix pour cent des créneaux disponibles, remarqua-t-il.

— J'ai trois clients prêts à signer des contrats et deux personnes intéressées par des ateliers réguliers.

— Mais il te faut tout de même une réserve pour les dépenses imprévues.

— Elle figure dans l'annexe numéro quatre.

Il trouva la page correspondante, la lut et hocha la tête.

— Tu as bien fait tes calculs.

— Surpris ?

— Non. Tu as toujours été méticuleuse.

— Et tu as toujours considéré que la méticulosité ne suffisait pas.

— Parce qu'elle ne suffit pas quand le toit commence à fuir.

Il sortit son propre devis.

Les montants n'étaient pas de ceux qu'on pouvait ignorer. La réfection du toit, le remplacement d'une partie des installations, l'adaptation de la ventilation et la sécurisation des caves engloutiraient presque toutes les ressources que je comptais consacrer à la première phase de l'investissement.

Je gardai le silence.

Gustaw ne profita pas de cet instant pour proclamer sa victoire. Il fit glisser un autre document vers moi.

— Je voulais aussi que tu examines une autre possibilité de financement.

Je parcourus le tableau.

— Tu prévois des revenus locatifs.

— Oui.

— En louant tout l'atelier ?

— C'est l'une des possibilités.

Je relevai la tête.

— Gustaw.

— Écoute-moi jusqu'au bout.

— J'en ai déjà suffisamment entendu pour comprendre que nous parlons de deux avenirs complètement différents.

Il posa les mains sur le plateau.

— Je veux protéger ce bien contre un endettement supplémentaire. L'immeuble a besoin de travaux que nous ne pouvons pas repousser. Pendant des années, Michał a reporté les rénovations parce qu'il trouvait toujours quelqu'un qui avait davantage besoin de son argent et de son temps.

— Je sais comment vivait Michał.

— Alors tu sais aussi pourquoi je ne veux pas répéter ses erreurs.

Cette remarque me blessa davantage qu'elle n'aurait dû.

— Ne qualifie pas d'erreur le fait d'aider les gens.

— Ce n'est pas ce que je dis. L'erreur consistait à faire comme si le bâtiment n'avait pas besoin de réparations simplement parce que quelqu'un avait besoin de l'atelier.

Sur un point, il avait raison. La bonne volonté ne faisait pas apparaître l'argent par magie. Mais je ne pouvais pas accepter que des arguments économiques suffisent automatiquement à balayer tout ce qui comptait pour moi.

— Je ne veux pas diriger mon activité selon les exigences d'un locataire choisi au hasard, dis-je. Je n'ai pas passé toutes ces années à construire ma réputation professionnelle pour finir invitée dans un endroit que Michał m'a également légué.

— Et moi, je ne veux pas que nous soyons obligés de tout vendre dans un an parce que nous n'aurons pas eu les moyens d'entretenir l'immeuble.

— Alors qu'attends-tu de moi ?

Il regarda les documents étalés devant nous.

— Que nous ne prenions aucune décision irréversible pendant les six prochaines semaines. Pas de rénovations coûteuses sans accord commun, pas d'engagements envers des entreprises et pas de lancement d'activité avant d'avoir défini notre modèle de financement.

— Six semaines ? Mes collaborateurs ne vont pas attendre indéfiniment.

— Je ne te demande pas l'éternité.

— Tu me demandes de mettre en pause tout ce sur quoi j'ai travaillé.

— Je te demande de vérifier si ton projet résistera à l'épreuve de la réalité.

Nous nous regardâmes longuement. Je distinguais la fatigue dans les petites rides au coin de ses yeux, mais aussi cette obstination que je lui connaissais autrefois. Gustaw ne criait jamais lorsqu'il était convaincu d'avoir raison. Au contraire, il parlait plus calmement, comme si hausser le ton était une preuve de faiblesse.

Autrefois, je savais le faire sortir de cette sérénité. Je n'étais pas certaine d'en avoir encore envie.

— Et si, au bout de six semaines, nous découvrons qu'il est possible de financer les travaux sans location commerciale ? demandai-je.

— Alors nous examinerons ta solution sur un pied d'égalité.

— Je ne veux pas seulement que tu me promettes de l'examiner. Je veux être certaine d'avoir réellement voix au chapitre.

— Tu possèdes la moitié du bien, Sabina.

— Je te parle d'autre chose que de ce qui est inscrit au registre foncier.

Pour la première fois depuis le début de notre conversation, il baissa les yeux.

— Je comprends.

Je n'étais pas certaine qu'il comprenne vraiment.

Gustaw avait passé des années à gérer des immeubles, à négocier avec des entreprises, des banques et des propriétaires pour lesquels chaque échéance représentait de l'argent. Il avait l'habitude de prendre rapidement des décisions. Moi, je travaillais avec des objets qui exigeaient de la patience et l'acceptation de l'incertitude. Je pouvais passer une semaine sur un fragment de peinture avant de décider quel produit utiliser pour le nettoyer sans risque.

Michał répétait toujours que nous formerions une équipe formidable. Il ne tenait pas compte de la facilité avec laquelle deux personnes obstinées pouvaient se blesser précisément parce qu'elles connaissaient leurs plus grandes qualités respectives.

— Tu te souviens de cette commode dans l'appartement de Sępolno ? demanda soudain Gustaw.

Je fronçai les sourcils.

— Celle que quelqu'un avait peinte en vert ?

— Exactement. Tu avais dit qu'il te fallait trois semaines pour décider quoi en faire. Michał voulait la jeter parce qu'elle occupait la moitié de l'atelier.

— Et toi, tu l'as déplacée dans l'arrière-salle pour que je puisse travailler tranquillement.

— Et je t'apportais du thé tous les jours, que tu ne buvais jamais tant qu'il était chaud.

Un sourire m'échappa malgré moi.

— Parce que tu le posais toujours trop près des solvants.

— Je voulais simplement te rappeler que je sais attendre que tu prennes une décision.

— Autrefois, tu savais le faire.

Son sourire disparut.

— Oui. Autrefois.

Pendant un instant, le silence fut si profond que je distinguai le bruit lointain des voitures derrière la fenêtre. J'aurais pu lui demander ce qui avait changé. J'aurais pu lui dire à quel point l'homme avec qui je pouvais passer des soirées entières sans éprouver le besoin de remplir chaque silence m'avait manqué.

À la place, je pris un stylo.

— Six semaines, c'est trop long. Je nous en accorde quatre pour préparer une comparaison des différentes possibilités. Ensuite, nous déciderons des prochaines étapes. D'ici là, je pourrai effectuer les sondages et les travaux de protection qui ne touchent pas à la structure et n'engendrent aucun engagement financier commun.

— Il m'en faut cinq.

— Quatre et demie ?

Il haussa un sourcil.

— Tu négocies une demi-semaine avec moi ?

— Je ne fais que m'échauffer.

Il eut un petit rire. Ce son m'était si familier que, pendant une seconde, je ne vis plus devant moi le gestionnaire immobilier, mais l'homme qui savait autrefois me faire rire après les journées les plus épuisantes.

— Cinq semaines, dit-il. Et une expertise des installations commandée conjointement.

— Quatre semaines pour établir les devis. La cinquième uniquement pour prendre notre décision. Aucune prolongation automatique.

Il réfléchit à ma proposition.

— D'accord.

Je notai cette condition dans mon carnet. Gustaw tendit la main, comme s'il voulait sceller notre accord par une poignée de main. Je regardai sa main, puis son visage.

— Nous n'avons encore rien signé.

— Ce n'est qu'un geste.

— Je connais tes gestes.

— Certains, tu sembles t'en souvenir mieux que moi.

Il ne retira pas sa main, mais ne chercha pas non plus à me presser.

Finalement, je la serrai. Elle était chaude, sèche et familière. Le contact ne dura pas longtemps. Suffisamment, pourtant, pour me rappeler combien il pouvait être difficile de séparer notre ancienne proximité de nos responsabilités présentes.

Je fus la première à lâcher sa main.

Avant midi, nous montâmes au deuxième étage pour vérifier l'étendue des protections nécessaires. Gustaw examinait le plafond au-dessus des portes-fenêtres lorsque je lui montrai une trace d'infiltration qui s'était agrandie depuis la semaine précédente. Il n'essaya pas de remettre mon diagnostic en cause. Il appela un technicien, lui décrivit le problème et demanda une vérification urgente des raccords de couverture en tôle.

Je l'observai pendant qu'il parlait. Ferme, mais sans impatience. Lorsque son interlocuteur tenta de rejeter la responsabilité sur l'équipe précédente, Gustaw ramena calmement la discussion à ce qui devait être fait maintenant.

Je me souvins alors pourquoi nous avions si bien travaillé ensemble autrefois.

Il savait prendre en charge les problèmes que les autres préféraient fuir.

Lorsqu'il raccrocha, il se tourna vers moi.

— Nous ne prendrons pas le risque d'abîmer la peinture que tu as mise au jour. Je vais organiser une protection avant les prochaines pluies.

— Merci.

— Je t'en prie. Tu vois ? Nous sommes capables de nous parler normalement.

— Ne t'y habitue pas.

Il sourit, puis redevint sérieux.

— Sabina, je sais que tu ne me fais plus confiance comme autrefois.

Je ne m'attendais pas à cette remarque.

— Ce n'est pas une question qui se règle en une seule rencontre.

— Je sais. Je ne m'attends pas à ce que nous réparions tout en une journée.

Je l'observai attentivement.

— Et tu as envie de réparer quelque chose ?

Il resta silencieux pendant quelques instants. Il se tenait près de la fenêtre, une main appuyée contre le chambranle, et la lumière du midi de novembre soulignait les mèches argentées de ses cheveux.

— Je n'aime pas laisser les choses importantes dans un état où elles ne fonctionnent plus, dit-il.

— Les êtres humains ne sont pas des installations électriques, Gustaw.

— Je sais. Avec une installation, il est généralement plus facile de trouver l'endroit où le courant est coupé.

Je faillis sourire.

Plus tard, tandis que je rassemblais les documents, je remarquai une brève notification sur son téléphone. Je ne lus pas le message, mais reconnus le nom de Wierzbicki. Le même que celui que j'avais aperçu la veille. Gustaw rangea son téléphone avant que j'aie le temps de poser une question.

— Je dois retourner au bureau, dit-il. Je t'enverrai le récapitulatif des coûts ce soir.

— Et aucun nouvel accord sans consultation préalable ?

Il fixa mon visage.

— Nous devrions prendre les décisions ensemble.

Ce n'était pas exactement la réponse à ma question. Je remarquai la différence, même si je n'avais pas encore de raison de m'y attarder.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, je le retins près de la porte.

— Gustaw ?

Il se retourna.

— Oui ?

— Je suis contente que tu n'aies pas jeté la table de Michał.

Il regarda vers l'escalier, comme s'il cherchait sa réponse.

— Tout ce qui est ancien n'a pas besoin d'être remplacé par quelque chose de neuf.